

PREMIERS POÈMES

1973 - 1980

I/ POÈMES DE JEUNESSE



Oiseau géométrique, encre sur papier © Xavier Hiron, 1980

Poèmes de jeunesse

Deux petits recueils qui datent, pour l'un, de la première période créative de l'auteur, à Vendôme, Loir et Cher, et compilé vers l'année 1975, et pour l'autre de sa période d'internat à Font-Romeu, Pyrénées orientales, en tant que sportif de haut niveau. Période qui s'acheva en juin 1980 par l'obtention de son baccalauréat.

SOMMAIRE

PREMIERS POÈMES 1973 - 1980	3
I/ POÈMES DE JEUNESSE	3
1/ CONTE EN VERS DE LA NUIT INTERDITE (extraits)	3
2- Les voiles de la pluie I (21)	4
3- Les voiles de la pluie II (31)	5
4- Les voiles de la pluie III (15)	5
5- Les voiles de la pluie IV (31)	6
6- Les voiles de la pluie V (20)	7
7- Les voiles de la pluie VI (47)	9
2/ PREMIERS POÈMES EN PROSE	9
MES CAHIERS D'ADOLESCENCE	9
9- Me voici devenu une bête de somme... (15)	10
10- J'ai au fond de mon cerveau... (30)	11
11- Hier, je relisais pour la troisième fois... (25)	12
12- Alors je descendis vers le fleuve... (14)	12
13- Quand, lassé de tourner sa face déconcertée... (29)	13
14- Bien sûr, j'entends le gras cortège... (15)	14
15- Mais un être me guette... (15)	15
16- Maintenant, l'eau va couler... (39)	16
17- La nuit a déposé son silence velouté... (29)	17
18- Ainsi tu es parti réendosser ta vie... (24)	18

(le titre des poèmes étant placé en fin, ceux-ci peuvent débiter en décalé)

PREMIERS POÈMES 1973 - 1980

I/ Poèmes de jeunesse

1/ CONTE EN VERS DE LA NUIT INTERDITE (extraits)

À mon ami d'enfance, Christian LÉGER

I

Sereine profondeur
D'une nuit qui se sonde.

Ô nuit, douce lenteur
Qui donne la mesure à toute éternité.
Telle une pâleur, tel un fantôme irréel :
Ou telle une grandeur qui s'étire...
Nuit, fidèle aux papyrus
Qui t'avances drapée, pareille à l'innocence
Et fonds sur la désillusion des hommes
- le secret de la Bible -.

Ô nuit, toi qui clos les yeux
Tendus depuis une aube immémoriale
Vers les pâles lueurs d'un horizon incertain.
Toi qui recueilles nos vies abandonnées
Dans tes doigts frêles et froids qui glissent
Le long des vitres ondulantes.
Nuit, sèche tes larmes de cendres.

Ne pleure plus, image
Car tu meurtris mon âme.

Ô nuit qu'une pluie accompagne :
Casseras-tu pour moi ton rythme ?

2- Les voiles de la pluie I (21)

II

Mais des voiles de pluie en lambeaux
S'abattent désormais en nuées de bataille
Sur les chaumes drus et les poutres de bois blanchi
Où craque une chaleur. Et ces draps limpides
Dansent sans repos ni abandon aucun
Aux sons de musicales harmonies
Comme danseraient les fortes toiles de l'été
De ces navires naufragés.
Ces draps font signe de leurs voix enhardies :

« Lourdeur des bras levés.
Déluge sur Ys ressuscitée.
Ébats de Babylone en transe
Mue de souterraines puissances.
Mal chthonien ! Mal chthonien !
Notre cri est inhumain. »

Et les eaux se déversent ainsi
Battant la terre et d'autres eaux
De leurs pas militaires. Elles diluent la boue.
Et bientôt, en écho, reprendront d'une seule voix
Qui nargue à nos oreilles et engendre tout bas
Cette folie des néophytes :

« Terres de massacre et d'insurrection
D'un nouvel âge apocalyptique.
Terre du serpent des tentations

Poèmes de jeunesse

Aux néants ténébreux et mythiques.
Mal chthonien ! Mal chthonien !
Notre cri est inhumain. »

Et mon corps, noyé de fausse indifférence
Comme dépouillé d'un langage vieilli, d'ajouter :

« Mal chthonien ! Mal chthonien !
Notre cri est inhumain. »

3- Les voiles de la pluie II (31)

Une pluie acide coule déjà
Dans les ravines de mes joues
Creusées jusqu'à la chair et rouille mes yeux.
Puis une vague brise de vagues tourments
Se lève et tourbillonne, tel un chant effroyable
Tandis que la nuit reste un enfant léger
Qui sommeille.

Ma chair tremble et vit et parée de légendes
De contes et de rêves, frissonne déjà
Pour cette humble Rachel, cette fille de misère.
Mais voici que j'entends, égrenées jusqu'au ciel
Posées au firmament, ces arrogantes lamentations
Qui ouvrent et creusent un doux chemin de solitude
Qui peu à peu vous ronge. Voici venus, de toute part
Des regards qui se posent, stables et fixes.

4- Les voiles de la pluie III (15)

Vois sur ces dunes se lamenter
Les feux de ton calvaire.

Poèmes de jeunesse

Vois cette lanterne qui brille de mille éclats
Et ces senteurs où souffle ton esprit
Que nul ne peut saisir. Un visage te parle.
Mais son silence nacré n'entend plus
Ton image qui tremble dans le vent.
Tes songes envahissent des royaumes de fumées
Dont on ferme les grilles de ton fade sourire.
Tu as élu et glorifié cette route de cristal
Et les chemins de la désespérance pleurent
Et bercent le jour, inlassablement.

« Moi, j'aurai voulu marier à la lumière qui parle
Ces paroles d'un monde aux muettes convictions
Tel un cheval offert à Troie. » Mais la lumière, soudain
S'est tue, pour le bonheur des peuples oubliés.
Elle a cloué le cercueil des messagers de la vie
Et a jeté son corps aux chaudes larmes de la nuit.
Larmes, perles acides des années perdues.
Perles solitaires éprises des portes du ciel
Où se dessine une douce lune intimidée.

Sur la table qui danse et navigue au-dessus de tes nuits
Tes mots paraissent les armes des fleurs du désert.
Pourquoi jongler ainsi, alors, avec cet infini du ciel
Quand l'ombre d'un soleil grandit, qui déjà pâlit ?
Et que cette longue javeline de bronze vient briser
À chacun de tes regards, le long sentier du désir
Pour te faire oublier ? Ne peux-tu ignorer les douces folies
De la terre ? Et pourra-t-on renier, le soir venu
Les plaintes de ces enfants devenus orphelins
À force de nourrir des drakkars d'espérance ?

5- Les voiles de la pluie IV (31)

Le vol d'un oiseau de chiffon soudain a retenti
Dans cette aube nouvelle et a déposé

En mon corps la puissance d'un univers perdu
Comme si l'esprit conquérait une autre âme.

Des fontaines de jus irréels, à leur tour
Ont tari. Et leurs morceaux de chiffons criaient
D'une haleine de mépris à mes suppliantes guenilles
Que mille fous de Bal et mille trains d'injures
Voulaient renier jusqu'à leur existence même.

Et Alexandre combattit quelques heures encore
Sur le bûcher de l'histoire au sable cramoisi
Où tant de romains s'en furent offrir leurs mains.

Moi, je n'affiche plus la laideur des Césars.
Je n'ai que la simplicité des choses qui emprisonnent
Et la pince du grand crabe, sur cette plage d'or
Serre plus fort. Et Circé est partie en voyage
Par delà les hommes et par delà le monde
Vers ce paradis clos que l'on sait désormais
Être abandonné au gré des grèves trompeuses.

Au matin, Circé s'est endormie.

6- Les voiles de la pluie V (20)

La pierre philosophale n'est plus
La mère des vérités
Quand le vaisseau de la guerre s'évade
Vers cent mille vengeances inavouées.
Trois fils de lin millénaires
Tombèrent sur les glaces de Byzance
Et s'éclipsèrent sous le cristal
Qui pousse au pied des fleurs d'Orient.

« Tais-toi, vieille impie :
Toi qui remplis de ton souffle ranci
Jusqu'à l'étable des montagnes.

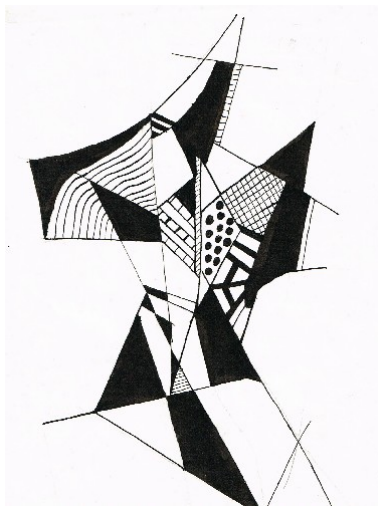
Vois : la sagesse de l'ébène
Brisera tous les cœurs de granit
Jusqu'au crépuscule des sens.
Les fous et les nains ne riront plus.
Mais les rires de ces monstres d'orgueil
Glaceront à jamais les feux de nos esprits.
Et ils retentiront dans des forêts fossiles
Dans leurs châteaux d'acier.
Et la déesse Vérité, enfin, touchera terre
À la tête de son armée de fantômes de porcelaine :
Ces vieux vikings délavés par les pluies de l'histoire
Et les vents de l'oubli... »

Et les dignes pleureuses d'Égypte
Pour ce réveil éphémère
Auraient fait jaillir des sources du Vésuve
Une coulée d'eau pure aux tiédeurs sédatives.

« Pleurez pour cette vie dilapidée
Sous les pierres de Jérusalem.
Pleurez pour cette âme insensible
Aux purs sons cristallins
Aux étincelles du combat.
Pleurez pour ces lagunes de mépris
Qui submergent toute terre.
Pleurez à mes oreilles de velours
Qui ne vous entendent même plus.
Des lèvres fanées goûtent l'ambre.
Et le nectar de mes yeux, tels des pétales
Se consume, léger, à la lumière du foyer.
Car mes yeux respirent aussi
Leur dernière parole.
Mais Vénus, en sa grotte
Vous a déjà trompés.
Car sous son aube d'émeraude
Elle a laissé s'éteindre la bougie solitaire. »

Aussi, qu'on me donne quelqu'un à tuer de mes mains
Avant que ne repose sur moi le glaive de l'histoire.

7- Les voiles de la pluie VI (47)



Samourai géométrique, encre sur papier © Xavier Hiron, 1978

2/ PREMIERS POÈMES EN PROSE

MES CAHIERS D'ADOLESCENCE

À un compagnon d'écriture

Poèmes de jeunesse

Me voici devenu une bête de somme. Une carcasse lourde rompue aux durs travaux, aux gestes répétés. Mon front est bas et aveugle. Quelque chose se voûte en moi et courbe mon épaule : un poids admirable sur l'échine d'Atlas. Mon torse entier résiste, juste de quoi survivre. Mais accepte l'empreinte que, sur mes os raidis, forge le poids du monde. Me voici devenu une bête de somme.

Me voici acceptant, et pourtant redoutant. Redoutant de cette angoisse qui construit pour chaque heure un travail rédempteur. Un sauveur pour soi-même, jeté dans des cales à poissons. Un carcan de regards se referme : le jugement violent que l'on s'invente et qui, irrémédiablement, est **vrai**. Me voici donc craintif. Empêché de bouger, de danser, par ma propre vêtue... Non pas au vu d'un ciel de nuages foisonnants où gronderait l'action de l'homme. Mais par cette idée simple que j'ai bue, et qui empoisonne mes sens : l'idée à moi-même infligée que j'existe.

9- *Me voici devenu une bête de somme...* (15)

J'ai au fond de mon cerveau, en rêve tenace, un fantôme méthodique qui hante mes nuits. Un mythe qui m'a adopté. Tout comme un prince blond, jadis, en une approche patiente, a su adopter un renard sauvage. Comme un vaisseau qui passerait au large de notre île désertée et que l'on se contente de saluer, avec la même pulsion au cœur - un peu diminuée, peut-être, puisque l'on sait déjà que, ce soir encore, il n'approchera pas -. Comme un vaisseau fantôme, un cannibale apeuré, je l'ai adopté. Pourtant, cela fait plus de cent soixante ans que les naufragés de la Méduse voient pointer à l'horizon un navire faussement secourable. Et je me sens devenir un des leurs. Il pèse sur nos bras une tension insoutenable.

À un couple de millénaires d'ici, une civilisation bien plus opprimée que nous a su découvrir, elle aussi, ce continent étrange. Il gisait au pied de falaises déchiquetées - ou sur la couche tourmentée de leurs cerveaux ? -, léché par les vagues acides et un sel cinglant. Puis il fut submergé, soudain, dans la colère des croyances divines. La belle

Poèmes de jeunesse

Ys, la grande Dame, la reine du royaume des celtes ! Princesse d'un temps qui n'est plus, mais surnageant parmi les limbes éblouissants...

On l'appelle « le mythe du continent perdu ». C'est une terre ancienne qui, toujours vivace, se dérobe à nouveau, en jouant une vaste partie de cache-cache accablante... Une femme furtive en sa longue robe blanche. En moi, elle est. En moi, elle hante, cette forme virtuelle du souvenir : vision souveraine que l'on ne peut quitter. Elle est l'image d'un objet cher, élu comme par crainte. Car elle est fille de Saturne, vorace et cruelle à la fois, et sait remplir nos nuits de ses banquets funestes ! Elle nous effraye et nous dévore patiemment, nous imposant très calmement sa prodigieuse souffrance. Et cette souffrance est mon adolescence : cette cendre qu'elle a laissée au fond de ma mémoire.

Ainsi porterai-je mon cadavre sur mon dos jusqu'à la porte des Enfers.

10- J'ai au fond de mon cerveau... (30)

Hier, je relisais pour la troisième fois ces quelques pages du livre de jeunesse de Gide, avec un attendrissement tout effaré pour ce gosse qui déchiffrait si maladroitement le mécanisme magique d'un kaléidoscope. Moi, Roi d'Égypte, orgueilleux et superbe, je contemplais ce Moïse qui guidait son jeune peuple d'idées vers cette florissante contrée, terre à lui promise - sa raison -, par quelques voies nommées sagesse ou prudence.

Quelle félicité ! Quelle limpidité, en regard de mes sept plaies se tuméfiant sous la peau, lèpres rongeuses d'esprit. Pharaon sur mon trône, souverain en mon royaume et même au-delà, sur ces terres qui ne seront jamais miennes, j'ordonnerais des massacres. D'implacables poursuites, des meurtres injustifiés. Et par mon cœur endurci, je ferais jeter mes armées et mes chars, mes chiens et mes loups sur les traces maudites de cet exode, pour rassembler en mon pouvoir tout ce qui ne m'appartient pas. Et ma colère serait grande. Et mon cri retentirait avec fureur et frénésie contre ce dieu de paille qui tient des secrets plus forts que ceux de mon panthéon.

Poèmes de jeunesse

Et je convoquerais des prêtres et des mages pour qu'ils engendrent des sortilèges bien plus grands encore. Puis je m'acharnerais à les poursuivre dans le désert et ma violence, alors, serait immense. Le premier, je jetterais mon char sur des chemins ouverts, sur ce lit tendre de la mer, pour me débattre fortement au milieu des flots, dans une rage convulsive ! Oui, je ferais tout cela si les chasses ne m'ennuyaient. Et je mourrais de honte, aussi, si ce débordement d'action ne me fatiguait au plus haut point. Extrêmement...

11- Hier, je relisais pour la troisième fois... (25)

Alors je descendis vers le fleuve, pour tenter de percer le secret de ma naissance.

Au grand soleil du Nil, nul bruissement. Nul roseau, nulle brise bienfaisante, nul appel mensonger. Sur la boue vierge et froide de ses rives, nulle nymphe non plus. Nulle déesse que la foudre eût changée en mouton de Panurge ou en une vache craintive. Nul oiseau blanc n'avait laissé sa trace. Aucune roue de vie ne mouvait l'onde sale. Aucun arbre ancien n'y croissait plus, victorieux, sur son trône de roches. Aucun temple ne dormait plus, tel un sage assoupi. Ni pierre, ni chair, ni mot. Dans le silence des déserts, aucun livre indicateur n'était plus décelable. Nulle présence alentours : seul à seul avec l'eau.

Alors, vers la mer je descendis pour tenter de percer le secret de ma naissance. Ô Prométhée : quelle facile proie as-tu donc volée de tes mains ?

12- Alors je descendis vers le fleuve... (14)

Quand, lassé de tourner sa face déconcertée vers les multiples horizons du globe, l'esprit se perd, le corps, lui, épuisé par l'effort, s'effondre. À un jet de pierre de là, l'eau ricane devant nous. Mais l'eau ne dit rien. Et qu'il est agréable, alors, de prendre en ses dix doigts

Poèmes de jeunesse

infatigables la pâte brune de la boue ! Et sans relâche, de la pétrir, la modeler. L'agile dextérité de nos mains méticuleuses supplée, tel un malade hagard, à cette activité sans faille de l'esprit, tout à l'heure dérouté. Et le labeur de nos dix baguettes souples, enfin, peut refléter en nos deux yeux toute cette fébrile agitation des constructions humaines !

Ainsi, la vue stérile de l'homme se charge-t-elle du regard. Et par la main créant la forme, l'esprit s'agite, s'ébroue, se meut. Et sans y croire vraiment, sans même le vouloir, l'âme se délimite. Elle se fait - et là résiderait peut-être notre véritable naissance... -. Par son travail d'instinct, la main, plus forte que l'idée, a su, d'une poignée de boue, faire surgir une sphère parfaite. Et cette sphère était une, pure et savante, telle une figure cabalistique. Plus stable qu'une formule mathématique. Elle était une, à l'image de l'homme : car telle la main pensait l'homme.

Mais soudain réveillé de sa torpeur, l'esprit, comme extirpé du bain d'huile qu'à lui-même il sécrétait - oui, cet esprit blanchi -, ordonna en retour aux dix instigatrices de chair, ces créatrices de magie, de rompre en deux parties égales l'objet par elles façonné. Car en toute chose il y a l'avvers et le revers. La matière et l'immatière. Du rire et des pleurs. De l'ombre et de la lumière en pareille quantité. Il y a l'homme et la femme. Et si le tout procède de l'assemblage des parties, le sens, lui, vit de l'évidente existence de chacune. Tout comme de la confrontation naît le mouvement...

Où la vie n'aurait pas de sens.

13- *Quand, lassé de tourner sa face déconcertée...* (29)

Bien sûr, j'entends le gras cortège des clameurs humaines que profèrent des peuples déterminés. Bien sûr, j'entends leurs chants sur des monts de souffrance, comme au creux chaud des villes, dans cette lumière des vapeurs électriques. Bien sûr, j'entends... Certains sont beaux et profonds. D'autres simples, parfois, lorsque seule une corde

Poèmes de jeunesse

vibre dans l'air ou que s'appesantit la flûte méditative, loin au-dessus du concert des voix contradictoires.

Ô peuples déconcertés : écoutez-vous. Je ne suis pas venu bousculer l'ordre de vos cerveaux. Le chant qui est le votre est indistinct. Il siffle à demi-jour ses paroles désespérées où lentement coule, à mi-voix et bien appris, les verbes sages de l'amour. Son trouble s'harmonise avec chaque saison dans sa vibrante plénitude, telle une nourriture de l'esprit. Ce chant est apaisant.

Ô peuples de la terre : si tel est votre chant à vous-mêmes apaisant, proférez-le bien haut !

14- *Bien sûr, j'entends le gras cortège...* (15)



Visage d'encre, encre sur papier © Xavier Hiron, vers 1990

Mais un être me guette. Un être qui n'est ni complètement extérieur ni complètement intérieur, et qui prime le tout. Aussi imprégnant que de l'eau imbibée sur les matières d'automne. Aussi indéfinissable que cette humidité mordante où fermenterait la lente

Poèmes de jeunesse

dissolution des os couleur de grisaille. Oui, son eau imprègne les cimetières en marge de tout sentier. Lui est seul. Debout et droit. Le visage impassible, malgré la fine pellicule de poison qui suinte sur sa peau, dans cet étouffement de l'air. Le long de ses boucles filigranées, se fondent les gouttelettes acides qui brillent de mille feux et ornent l'eau de ses prunelles. L'astre, telle une bulle légère et négligeable, twisté d'une manière endiablée. Et comme bousculé par les vapeurs torrides qui montent du sable infusé... À sa main ferme et sous sa poigne de fer, lui tient une crosse de pèlerin.

Mais on devrait le savoir que l'être seul n'est pas en soi discernable. On devrait le savoir que l'être seul est sans limite.

15- *Mais un être me guette...* (15)

« Maintenant, l'eau va couler. »

Jusqu'à présent, elle était répandue à peu près uniformément dans l'habitable de ma chambre. Gouttes, gouttelettes suspendues, ébauches de concrétions fondues. Nuages de buée qui furieusement se battent dans les plis d'une musique supportée par un air désarticulé. Moi, je viens d'ouvrir une fenêtre et distingue déjà une faible lueur sous ce dernier brouillard.

J'ai dit : « L'eau va couler. » Et vous pensez peut-être : « Sur les vitres. » Ou même : « Sur les murs » si vous imaginez que la douche a longtemps craché sa chaleur humide. Oui, je reconnais moi-même, sur les vitres et les murs, sa mousse de vase. Mais je pensais surtout à mes livres. Aux miens, bien sûr. Mais à ceux des autres, surtout. Je m'inquiétais de tous ces livres étalés en travers de ma pensée. De ces schistes aux feuilles couleur crème que l'eau va gonfler. Ces schistes posés sur le fondement stable d'une chambre : la malle bleue, la chaise vide, le bureau encastré. Je m'irrite alors de cet « Amour fou », fort heureusement caparaçonné d'une peau plastifiée et sur lequel gisent, rondes et claires, quatre gouttes de liquide incolore. Prodigueuse clarté du liquide ! « Maintenant, l'eau va couler. » Et je l'ai planté droit, ce livre, comme pour mieux contempler sa femme penchée près de la tour.

Poèmes de jeunesse

Alors, les sillons vitelement se creusent. Quatre, d'abord. Puis trois, lorsqu'une goutte mère aura absorbé sa sœur plus maigre... Des sillons nerveux qui, bien plus tard, déformeront le souvenir qu'il me restera de ce « détail d'un des huit panneaux du Domaine enchanté, 1953. »

Mais qu'importe. Mon regard glisse désormais vers le sol alourdi de poussière, contraint de suivre la dernière goutte écrasée de vitesse. Quelques taches vernies sur le lino terreux aux traînées blanchâtres... Rien de plus.

Quand se repêchent mes pensées, je me retrouve pendu à la fenêtre. Face à face terrible. C'est un duel quotidien et, à cette heure d'émerveillement renouvelé, je m'arrache de justesse à l'idée de me laisser flotter pour toujours dans ce cadre de bois noir. Mais rien n'y fait. À coup sûr, c'est moi qui suis le perdant. Car si ce n'est mon propre corps de pantin stupide ou effaré qui s'y suspend à l'aide de cordes imaginaires, ce sont mes yeux, ces organes capricieux et subtils, qui se laisseront perdre, bientôt, aux extrémités de ces longs fils tendus au centre du panorama.

Mais le temps de cligner des yeux et le noir m'a dérobé le paysage. Je vous le décrirai demain.

16- Maintenant, l'eau va couler... (39)

La nuit a déposé son silence velouté et les notes se font plus lourdes désormais à l'intérieur de la pièce. Les notes : elles sont pesantes et non agiles comme le souffle du dehors. Je les écrase subitement d'un doigt impérieux. Car seuls mes doigts sont impérieux.

Sur mes livres, ne subsiste déjà qu'une tiède vapeur. La femme ne s'est pas encore rhabillée - comment le pourrait-elle ? -, juste parée d'une colombe. Et son épaule n'en est même pas assombrie. Le bleu de sa peau se reflète dans la pièce, tout autour, rayonnant. Tapi dans un creux d'ombre, ce même rayon bleuté couvre le doux visage d'un enfant poli, masqué comme par précaution d'une apparence de jeune adulte. Sa main caresse lentement cette chair triste et énigmatique, mais ô

Poèmes de jeunesse

combien déterminée... Oh, j'ai peur que vous ne le reconnaissiez pas ! Car c'est baudelairien, cette pâleur. C'est baudelairien, ce franc sourire d'amitié pour son riche mangeur d'opium. Et jusqu'à cet éclat qui plonge au profond de ses yeux, dans un même élan ! Car c'est au fond de ce regard que je l'aime le mieux.

Lui seul sait résister aux fougueux regards d'Arthaud. Lui seul a su bâtir sur ce vieux livre de latin, ce dictionnaire aux pages rougies de toute science. Et je le rends responsable, lui aussi, de toutes ces nuances de voix dans l'air redécouvertes... Douces et non pas éclatées, comme un vieux ciel d'orage qui se serait dérégulé.

Mais au dehors, les nuances ont repris leurs teintes et leurs lueurs. Effrayantes, leurs poses de guerriers me repoussent. J'ouvre la porte pour me glisser entre les murs irrévocables d'une grande machine. Adieu, virginité blême de l'esprit. Là-haut, j'ai laissé une blancheur : mon anonymat. Car si je cherche bien, je saurai qui je suis. Pour cela, il me suffit de regarder les visages qui s'étirent autour de moi. Et pourtant, je ne suis rien de tout cela. Rien de ce que je veux : ni présent, ni même rassemblé.

17-La nuit a déposé son silence velouté... (29)

Ainsi tu es parti réendosser ta vie. La joie et le calme du quotidien. Alors le froid du ciel, surchargé de plomb et alourdi de langueurs, a crevé sa douleur sur les toits sombres de la nuit. L'herbe immobile et la terre, cernant les enduits blancs des villages parsemés - leurs beiges crépis délavés -, ont doucement accueillis sous le couvert de l'ombre des petits tas de neige. Et les ardoises de la maison, hautes et froides comme une âme, ont apaisé leurs doux dessins de nuit, sous cette large pesanteur d'un molleton régulier.

Sur fond de gangues et coulées métalliques, le cèdre centenaire s'est effacé, lui aussi, se recouvrant d'un film épais et ondulé, tout piqueté de vert. Et tel, il ondoyait à mon réveil, dessinant sous le vent, du choucas noir qui trônait sur sa cime, de mornes figurines ennuyées.

Poèmes de jeunesse

Non, ce n'est pas anodin, cette manie d'écrire. Et ce n'est pas sans raison. Et d'écrire des phrases hachées, au sens détraqué ou bien meurtri, ce n'est pas sans douleur. La poésie reste une démarche vaine, mais elle n'est pas un jeu. Ni même gratuité. Elle est ce pur produit élaboré, enrichi du regard. Et cependant camouflée dedans ce cri pressant et déjà formulé : « Me faire, me faire : c'est le sens de ma demande implorée ! » Oui, crier a été l'asile de mes longues années où l'adolescence se devait de murer une personnalité trop pesante, aux ailes d'albatros. Mais pas le bec, non, pas le bec : c'est le cœur qu'on eût dû couvrir de tisons... !

J'éprouverai un jour le besoin de me justifier.

18- *Ainsi tu es parti réendosser ta vie...* (24)



Roue et planètes géométriques, encre et feutre sur papier
© Xavier Hiron, vers 1986